

## Les sacrifices sanglants, les gladiateurs et les premiers chrétiens

*François-Emmanuel Boucher\**

D'une manière générale, le christianisme ne s'oppose pas aux différentes philosophies antiques, mais à la morale païenne qui a cours au moment où les chrétiens commencent à s'intégrer à la société romaine, soit aux environs du II<sup>e</sup> siècle. Du moins jusqu'à saint Augustin, la principale tâche des pères de l'Église ne sera pas de réfuter, par exemple, le stoïcisme ou le platonisme, mais de justifier un certain nombre de comportements. Le plus souvent, ils encourageront une rupture avec la tradition païenne. Le problème central de l'existence deviendra celui du *salut* et de la relation que l'homme doit désormais entretenir avec Dieu. Lorsque, par exemple, on convertira les païens, on ne leur parlera ni du plaisir ni du bonheur, mais de la foi et de la damnation. L'essentiel sera pour eux de reconnaître le péché et de le combattre sous toutes ses formes.

Fondamentalement, le christianisme souhaite une transformation radicale de l'être humain. L'homme nouveau, l'*homo nouus*, comme on le désigne alors, sera celui qui s'apercevra de la nécessité de s'opposer au monde et de ne plus jamais s'y soumettre. Le chrétien, d'abord, se sentira trahi par la réalité et, du même coup, fautif et coupable à l'égard de Dieu. Sa conversion ne l'obligera pas seulement à renier ses idoles, mais aussi à renier l'ensemble de ses mœurs et de ses traditions : « Ne tendez plus les mains vers les choses anciennes, dit Tertullien, ne regardez plus jamais en arrière.<sup>1</sup> » Pendant la période sur laquelle s'étend l'Antiquité tardive apparaît un nouveau rapport au savoir et à la vérité.

---

\* François-Emmanuel Boucher prépare un doctorat en littérature à l'Université McGill.

<sup>1</sup> TERTULLIEN, *La Pudicité*, VI, 1.

Le catéchumène est maintenant investi d'un double mandat. Il doit premièrement renoncer au passé ainsi qu'à toutes les coutumes qui sont tributaires de la première faute et qui, par conséquent, sont des coutumes perverses et sataniques. Ensuite, il est invité à se conformer à l'enseignement du Christ et même, comme l'explique Clément d'Alexandrie, à se fusionner à lui, à se fondre en lui, à « le mettre dans son cœur afin qu'il détruise les passions de sa chair<sup>2</sup> ». Sa première initiative sera évidemment de refuser les cultes romains. L'adoration « de Saturne, de Jupiter, de Cérés et de toutes les autres idoles<sup>3</sup> » lui apparaîtra bien vite comme un hommage rendu au diable et à la mort. À l'origine, Dieu avait permis au peuple juif de pratiquer un certain nombre d'immolations. Mais en aucun cas cela ne lui fut prescrit comme la bonne manière de le glorifier. Il faut bien comprendre que ce fut toujours par condescendance à son endroit que Dieu accepta ses sacrifices<sup>4</sup>. En réalité, aucune ressemblance ne peut exister entre le culte rendu à Dieu et celui que l'on rend aux divinités païennes. Les juifs, explique Théodoret de Cyr, étaient beaucoup trop « souillés » en raison de leur proximité avec le péché originel pour magnifier correctement le créateur ; même, dit-il, « si Dieu leur avait donné les lois dans leur perfection [...] ils se seraient sûrement cabrés [...] et se seraient hâtés de retourner à différentes formes d'idolâtries<sup>5</sup> ». C'est donc uniquement pour des raisons stratégiques que Moïse accorda à son peuple le droit de sacrifier à Dieu. Mais avec l'avènement du Christ, les rituels sont appelés à des changements radicaux. Peu importe que leurs motifs diffèrent, les juifs, ainsi que tous païens, devront abandonner leurs coutumes blasphématoires. Les sacrifices seront un des plus grands sujets d'indignation des chrétiens de l'Église primitive. Ceux-ci n'auront de cesse de combattre ces manifestations diaboliques que lorsqu'ils seront parvenus à les abolir.

---

<sup>2</sup> CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Le Pédagogue*, VI, 43, 1.

<sup>3</sup> JÉRÔME, *Commentaire sur saint Matthieu*, liv. III, 16, 16, 94.

<sup>4</sup> Théodoret de Cyr, *Thérapeutique des maladies helléniques*, VII, 27. Voir aussi Jr 6, 20 : « Vos holocaustes ne me plaisent pas et vos sacrifices ne me sont pas agréables. »

<sup>5</sup> THÉODORET DE CYR, *Thérapeutique*, VII, 18.

### Les sacrifices païens

Les sacrifices, dans la société romaine, avaient pourtant un rôle et une importance considérables. Les païens vivaient dans un monde où les idées de péché et de diable ne signifiaient rien et, à vrai dire, n'existaient même pas. Loin cependant d'agir au gré de leur volonté, ils suivaient un code moral aussi sévère que le sera celui des chrétiens. Pour bien comprendre l'enjeu du conflit qui se déroule à cette époque, il faut d'abord rappeler qu'aucun terrain d'entente n'était possible entre ces deux religions. Jamais le christianisme n'a été, pourrait-on dire, l'« inverse » du paganisme. L'un et l'autre étaient beaucoup trop complexes pour refléter leurs contraires dans un simple jeu de miroirs. Disons que, fondamentalement, leurs obligations différaient à un tel point qu'elles ne se rencontraient même pas : « Nous nous jugeons réciproquement de même, dit saint Jérôme, les uns aux autres nous nous paraissions des fous.<sup>6</sup> ». En principe, le but des sacrifices était d'assurer la sécurité des citoyens romains. L'essentiel était de rendre les dieux propices afin qu'ils favorisent le « salut de l'Empire<sup>7</sup> ». Il ne s'agissait pas de glorifier une seule divinité mais de magnifier les dieux en général. En effet, pendant l'Antiquité tardive, il était possible de se faire initié à une multitude de cultes. Julien l'Empereur, par exemple, a été admis aux mystères d'Hécates, à ceux d'Isis, à ceux de la Grande Mère et à ceux d'Éléusis. Il n'était pas rare, remarque Piganiol, « de voir un grand personnage augure et pontife dans le culte officiel porter en même temps les titres de *pater patrum* ou de hiéroceryx de Mithra, de hiérophante des Hécates, d'*archiboukolos* de Liber, de prêtre d'Isis et de pontife du Soleil<sup>8</sup> ». Les païens pouvaient ainsi passer d'un

---

<sup>6</sup> JÉRÔME, *Lettre XLV*, 5.

<sup>7</sup> JULIEN L'EMPEREUR, *Misopogon*, 362d. Voir aussi ce que l'on peut déduire *a contrario* des nombreux commentaires de Zosime sur ce sujet : ZOSIME, *Histoire nouvelle*, I, LVIII, 4 ; II, V, 3 ; II, V, 5 ; II, VII, 1 : « Donc comme le dit l'oracle et le prouve la vérité, tant que tous ces rites furent dûment accomplis [les sacrifices et les différentes cérémonies des jeux séculaires], l'Empire des Romains demeura intact et ils continuèrent à avoir sous leur domination pour ainsi l'ensemble de notre monde ; mais lorsque, après que Dioclétien eût abdicé le pouvoir impérial, la fête eut été négligée, l'Empire tomba peu à peu en ruines et fut insensiblement envahi en grande partie par les barbares, comme les événements même nous l'ont montré. »

<sup>8</sup> PIGANIOU, 1972, p. 259. Voir aussi CHUVIN, 1990, p. 217-218.

culte à l'autre, de Bubastis à Jupiter, de Cybèle à *Sol Inuictus* sans connaître la moindre difficulté. Cependant, il ne faudrait pas croire que tous ces dieux étaient interchangeables. Seuls les chrétiens les ramèneront à un seul dénominateur commun, c'est-à-dire à des manifestations du diable plutôt qu'à des êtres supérieurs<sup>9</sup>. Les païens, eux, regardaient la coexistence de leur panthéon avec les autres divinités comme un phénomène naturel. L'empire romain évoluait sous l'égide d'une pluralité de dieux ayant chacun leur fonction et leurs propres caractéristiques. Toutes les divinités se distinguaient les unes des autres. Il faisait partie de la coutume des ancêtres, de la *mos maiorum*, d'accepter ce fait que, si l'on tient compte d'une gradation inévitable dans les croyances, le doute radical, la négation à l'état pur n'existent pas.

Il demeure, toutefois, qu'un certain nombre de philosophes ont critiqué les rituels qui étaient communément admis pour glorifier les dieux. Sans refaire l'histoire de ce mouvement qui traverse d'un bout à l'autre l'Antiquité gréco-latine, je ne veux que rappeler en quoi il se distingue de l'hostilité chrétienne. Le plus connu de ces penseurs est évidemment Socrate qui fut condamné à mort pour avoir douté des pratiques religieuses de son époque. C'est à partir d'une certitude du for intérieur, de ce qu'il nommait lui-même son *daimôn*, que Socrate critiqua non pas l'existence des dieux, mais la façon dont on leur rendait hommage. Comme Héraclite, ou Cicéron un peu plus tard, le commerce constant de l'homme avec le ciel le laisse quelque peu perplexe<sup>10</sup>. Socrate, premièrement, est incapable de comprendre pourquoi les sacrifices sont nécessaires aux divinités<sup>11</sup>. Il ne voit pas très bien en quoi des offrandes peuvent leur être utiles. Ensuite, et c'est ce qui choqua surtout ses contemporains, il sépare des notions qui, jusqu'alors, étaient regardées comme absolument identiques. Socrate offense principalement parce qu'il dissocie la justice de la piété. Pour lui, ce qui est juste sera toujours pieux mais ce qui est pieux n'est pas nécessairement juste<sup>12</sup>. Il attribue ainsi à la conscience un rôle prépondérant et supérieur à la tradition. Si l'homme, explique-t-il,

---

<sup>9</sup> Voir entre autres JÉRÔME, *Lettre XXI*, 13.

<sup>10</sup> Voir PLATON, *Euthyphron*, 14e.

<sup>11</sup> Voir PLATON, *Euthyphron*, 15a.

<sup>12</sup> Voir PLATON, *Euthyphron*, 12c-e.

souhaite se réconcilier avec les dieux, il devra faire beaucoup plus que des sacrifices.

La critique de Socrate est évidemment celle d'un intellectuel. Comme la totalité des philosophes qui ont remis en cause le paganisme, il ne propose rien pour le remplacer. Il ne s'agit pas pour lui de faire concurrence à l'état civil ou de renverser les tables. Jamais il ne condamne l'ensemble des cérémonies païennes. Sa méfiance ne l'empêche même pas de sacrifier à Asclépios. Son discours découle principalement d'une plus grande soif de justice. Aux premier et deuxième siècles de l'Empire, les stoïciens agiront d'une façon similaire. Ils critiqueront eux aussi la religion et voudront interdire que l'on construise de nouveaux temples. Mais, comme le remarque Plutarque, ils continueront quand même à « se faire initier dans les sanctuaires et à monter à l'Acropole pour y sacrifier<sup>13</sup> ». Leur suspicion, encore une fois, restera strictement théorique.

Dans l'Antiquité tardive, Porphyre est, sans aucun doute, le philosophe qui s'est intéressé le plus aux différentes sortes d'immolations. Cependant, la façon dont il aborde le problème a quelque peu changé. Il ne souhaite pas critiquer mais plutôt analyser et expliquer l'origine des sacrifices, et plus particulièrement celle des sacrifices sanglants. Dans ses livres, il précise toujours qu'il n'est pas un révolutionnaire et qu'il ne vient pas « abolir les lois en vigueur dans chaque cité ; mon propos, dit-il, n'est pas de parler politique<sup>14</sup> ». Le discours de Porphyre ne tente de convertir personne. Son seul et unique but est de conseiller l'abstinence de certains aliments non pas à tous les hommes, mais « aux philosophes, et parmi les philosophes, à ceux-là surtout qui font dépendre leur bonheur de dieu et de son imitation<sup>15</sup> ». Son idée principale est que les sacrifices ont subi au cours des âges un grand nombre de travestissements souvent malheureux. Il faut d'abord indiquer qu'à l'instar de Tertullien, comme je le montrerai plus loin, Porphyre vise à une explication globale du phénomène. C'est

---

<sup>13</sup> PLUTARQUE, *De la contradiction des stoïciens*, VI, dans *Les Stoïciens*, éd. et trad. de Émile Brehier et Pierre-Maxime Schuhl, Paris, Gallimard, 1962, p. 95. Voir aussi PLUTARQUE, *Des notions communes*, XXIII, dans *Les Stoïciens*, p. 154.

<sup>14</sup> PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 33, 1.

<sup>15</sup> PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 3, 1.

des pratiques sacrificielles dans leur totalité qu'il veut essayer de rendre compte correctement. L'usage, écrit-il, a toujours prescrit d'offrir aux dieux les prémisses de sa nourriture<sup>16</sup>. À l'origine, l'homme vivait au fond des bois et se nourrissait d'herbes, de blé et de fruits. Il était alors amplement satisfait lorsqu'il brûlait un peu de feuillage avec quelques noix qu'il avait amassées<sup>17</sup>. Mais il vint un temps où les hommes, en raison de famines et d'intempéries, furent obligés de se manger les uns les autres pour assurer leur subsistance. Toujours selon la même logique, ils immolèrent alors des êtres humains pour rendre hommage aux différents dieux<sup>18</sup>. Puis il arriva finalement une troisième période où la nécessité des guerres fit en sorte que la chair humaine fut remplacée par des animaux<sup>19</sup>.

Les sacrifices que Porphyre pouvait observer quotidiennement à son époque étaient donc les derniers en liste. L'immolation des bêtes est un substitut de celle des hommes comme l'accoutumance à la viande en est un du cannibalisme. Porphyre insistera beaucoup sur l'origine des sacrifices sanglants afin de montrer qu'ils sont une déviation du modèle initial. Sa thèse, aussi, sera renforcée par l'une de ses croyances les plus fortes. Ce philosophe est persuadé qu'il existe une relation étroite entre les hommes et les animaux<sup>20</sup>. Pour lui, tous les êtres qui ont reçu la vie possèdent une origine commune. Les âmes transmigrent d'un règne à l'autre de sorte que l'introduction d'animaux morts dans un être vivant entraîne automatiquement une souillure<sup>21</sup>. À l'exemple de Pythagore, le sage qui voudra communier avec les dieux devra finalement s'abstenir de viande et sacrifier « de la farine, des gâteaux, de l'encens et, à l'occasion et à l'occasion seulement, des poules et des cochons de lait<sup>22</sup> ».

Des discours comme ceux de Socrate et de Porphyre ne s'adressaient toutefois qu'à un petit nombre de philosophes. Pour le reste de la population, les sacrifices étaient essentiels et

---

<sup>16</sup> PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 10, 3.

<sup>17</sup> PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 20, 2.

<sup>18</sup> PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 27, 1.

<sup>19</sup> PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 9, 1 et II, 12, 1.

<sup>20</sup> Voir PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 31, 1 et IV, 9, 3.

<sup>21</sup> Voir PORPHYRE, *De l'abstinence*, IV, 20, 7.

<sup>22</sup> PORPHYRE, *Vie de Pythagore*, 36.

respectables. Il n'est rien de plus étrange, peut-être, pour qui étudie le monde païen, que de constater l'ampleur et la nature de ses différentes fêtes religieuses. Rappelons à nouveau que c'est principalement contre les divertissements et contre les mœurs des citoyens ordinaires, c'est-à-dire des citoyens libres du monde romain, que les pères de l'Église ont lutté jusqu'à la fin du quatrième siècle. Le christianisme n'est pas, à l'origine, une longue réfutation de problèmes métaphysiques. Il est plus justement une tentative de transformer les hommes dans leurs comportements usuels. C'est donc avant tout « les tables insatiables et les plaisirs de toutes sortes<sup>23</sup> », les attractions publiques faites de violence et de sang, que les chrétiens combattent pendant l'Antiquité tardive.

Les sacrifices avaient, parmi leurs innombrables conséquences, le pouvoir de magnifier les penchants vraiment humains des hommes. Avec l'amphithéâtre et la prostitution, ils constituent l'essentiel des activités auxquelles on s'adonnait à l'époque. Ces cérémonies, semble-t-il, s'élaboraient selon un rituel assez banal. Des bœufs sur lesquels étaient inscrits le nom des donateurs étaient conduits vers l'autel auprès des pontifes et des flamines<sup>24</sup>. On les abattait habituellement les uns après les autres. Un prêtre debout extirpait les entrailles, sortait le cœur et aspergeait l'autel avec du sang<sup>25</sup>. Une partie de la viande immolée était réservée au sacrificateur tandis que l'autre était vendue ou distribuée à ceux qui se trouvaient auprès du temple. Tous les païens qui étaient rassemblés vivaient alors une véritable expérience religieuse. Il était de mise à ce moment de donner libre cours à ses appétits les plus féroces. La fête païenne est essentiellement un hommage rendu à l'homme, à ce qui fait de lui un être puissant et vigoureux. La loi de la fête, explique Libanios, « exige que l'on mange et boive davantage que d'habitude, et ceux qui le font à suffisance sont ceux qui se conforment le mieux à ce que la fête désire<sup>26</sup> ». Les païens

---

<sup>23</sup> Expression d'AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XIV, VI, 16.

<sup>24</sup> Pour la description des sacrifices, voir entre autres R. MACMULLEN, 1987, p. 53-54 ; R. MACMULLEN, 1991, p. 155 ; R. MACMULLEN, 1998, p. 65 ; F. CUMONT, 1909, p. 44 et *passim*.

<sup>25</sup> Description de LUCIEN, *Des sacrifices*, 13, dans R. MACMULLEN, 1987, p. 74.

<sup>26</sup> LIBANIOS, *Discours IX*, 6-7 ; voir aussi OVIDE, *Les Amours*, III, 10, v. 47-48 : « Les jours de fête invitent à aimer, à chanter, à boire ; voilà les présents qu'il convient d'offrir aux dieux, maîtres de l'univers. » Pour une description chrétienne de ces fêtes, voir JÉRÔME, *Lettre XXII*, 34.

pouvaient ainsi passer sans connaître le moindre reproche d'un comportement considéré comme normal à un autre délibérément relâché. Ils devaient seulement être assurés d'avoir un parfait contrôle sur eux-mêmes, non pas pendant la fête, mais en général, afin de ne pas devenir esclaves de leurs désirs. Pour le reste, il allait de soi et, même, il était bien vu qu'un Romain se laisse aller et se réjouisse pendant les grandes festivités<sup>27</sup>. Seuls alors la cruauté, les massacres et les plaisirs les plus intenses pouvaient rassasier son âme « forte » et « virile ».

Les cérémonies religieuses permettaient ainsi l'assouvissement des instincts primaires de l'homme. On sait, par exemple, qu'à Antioche, avant sa campagne contre les Sassanides, Julien l'Empereur immolait jusqu'à cent taureaux par jour, au point que ses soldats devenaient ivres morts à force de débauches<sup>28</sup>. Cela, toutefois, ne ternira pas l'image de l'empereur et n'empêchera pas Ammien Marcellin d'admirer son « énergie native » et son engouement « pour les batailles et les massacres des barbares<sup>29</sup> ». Même si Julien sacrifie parfois un nombre exagéré de bêtes, même s'il fouille continuellement dans leurs entrailles pour en prédire l'avenir, il demeure, pour tous les auteurs païens de l'époque, l'Autocrator, « le plus sage de tous les empereurs<sup>30</sup> », et même la réincarnation d'Alexandre le Grand. C'est son excès de force, c'est sa virilité indomptable qui font de lui un être exceptionnel. Sa magnificence se mesure à son excédent d'énergie, à son refus des plaisirs faciles et à sa volonté de vaincre et de tuer à nouveau. C'est lui, écrit Libanios, qui parviendra à restaurer le paganisme dans son ancienne grandeur afin « que le sang des sacrifices coule sur les autels, que les dieux soient honorés par des fêtes, que la mantique retrouve ses droits, l'éloquence ses admirateurs et que les barbares

---

<sup>27</sup> Le comportement que l'on doit adopter pendant les fêtes religieuses doit refléter la vigueur et la force de sa personnalité. Même un philosophe aussi austère que Sénèque conseille de boire beaucoup plus que de coutume. Il recommande parfois « d'aller jusqu'à l'ivresse, non pas pour s'y noyer mais pour s'y plonger » (*De la tranquillité de l'âme*, XVII, 8, dans *Les Stoiciens*, p. 690). Voir, toujours au sujet des fêtes, la description que Sénèque donne de celles de Scipion l'Africain où les Romains dansaient d'une façon tellement virile qu'ils n'auraient rien eu à perdre à se laisser voir même par leurs ennemis (SÉNÈQUE, *De la tranquillité de l'âme*, XVII, 45, dans *Les Stoiciens*, p. 689).

<sup>28</sup> AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XXII, XII, 6.

<sup>29</sup> AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XVI, I, 1.

<sup>30</sup> LIBANIOS, *Autobiographie*, 133.



soient tous massacrés<sup>31</sup> ». Les cérémonies religieuses étaient inconcevables sans l'idée de l'exubérance de la nature humaine. Tous les désirs les plus profonds et les plus puissants étaient dignes de glorifier les dieux. Même, c'était cette solidarité dans la fête, cette communion entre « guerriers virils », qui faisait que l'homme participait momentanément à la nature des dieux. Le sang des sacrifices possédait un caractère vital, une dimension sacrée qui était une promesse de renouveau. Seuls, écrit Julien l'Empereur, « les Galiléens sacrilèges », les adorateurs de cadavres et de potences, voudront mettre un terme à ces cérémonies<sup>32</sup>.

### La gladiature

Un gladiateur trouve déshonorant d'être mis en ligne contre un adversaire moins fort que lui. Il sait qu'il y a peu de gloire là où il y a peu de danger. La fortune fait de même : elle cherche à s'affronter aux plus braves ; elle laisse passer les autres avec dégoût. Elle s'attaque au plus résolu, au meilleur pour diriger contre lui toutes ses violences.

Sénèque, *De la providence*, III, 4

Parmi les gladiateurs de César, il en est qui s'irritent qu'on ne les fasse pas passer en avant et qu'on ne les apparie pas avec un adversaire ; ils prient Dieu et ils vont à leur gardien pour leur demander de combattre. Ne se montrera-t-il pas parmi vous un seul de leurs pareils ?

Épictète, *Entretiens*, I, XXIX, 37

Comme les sacrifices, l'ensemble des jeux fait partie des différentes fêtes religieuses que l'on retrouvait dans l'Empire romain. Un choix assez varié était offert à la communauté païenne. On pouvait, par exemple, aller au cirque, au stade, à la palestine, à l'hippodrome et à l'amphithéâtre. Tous les spectacles étaient sous la protection des dieux et étaient accompagnés par un certain

---

<sup>31</sup> LIBANIOS, *Autobiographie*, 119.

<sup>32</sup> JULIEN L'EMPEREUR, *Contre Heracleios*, 224b.

nombre de cérémonies. Dans l'Antiquité tardive, on estime à environ deux cents le nombre de jours qui étaient annuellement consacrés à ces fêtes. C'était à la fois un devoir civique et religieux que d'y participer le plus souvent possible. En fait, seuls les chrétiens se montreront hostiles à cette idée. Ils regarderont les jeux comme l'une des principales conséquences de la première faute. Même très tôt, il leur sera interdit d'y assister sous peine de châtement et même d'être excommunié<sup>33</sup>. Les divertissements publics, écrit par exemple Tertullien, sont la meilleure preuve de « l'utilisation perverse de la création par la créature<sup>34</sup> ». Ils sont incompatibles avec « la vraie religion et la vraie soumission à Dieu<sup>35</sup> ». Parmi toutes les fêtes et les cérémonies, ce sera évidemment la gladiature qui apparaîtra bientôt comme le rituel le plus satanique.

Même s'ils ne sont pas aussi fréquents qu'avant la révolution romaine, des spectacles de gladiateurs ont lieu jusqu'au début du V<sup>e</sup> siècle. Leur première interdiction sérieuse viendra d'un édit publié en 325 — après, raconte-t-on, que Constantin se soit converti au christianisme<sup>36</sup>. Cette loi, cependant, tardera à se faire appliquer. Il faudra attendre à peu près un siècle avant d'en voir les premières répercussions. Ce n'est qu'en 399 que les écoles de gladiature ferment en Occident et ce n'est qu'en 436 qu'on assiste au dernier spectacle de gladiateurs<sup>37</sup>. Ces jeux étaient tellement ancrés dans la tradition païenne qu'il aura fallu presque cinquante ans après que le christianisme devienne la religion de l'Empire pour que ces combats soient abolis.

La gladiature est principalement une cérémonie funèbre. Pendant la République, les spectacles de gladiateurs furent la meilleure façon que l'on possédait pour rendre hommage aux morts. Aucun *munus* ne pouvait avoir lieu sans qu'il soit

---

<sup>33</sup> TERTULLIEN, *La Pudicité*, VII, 15-16.

<sup>34</sup> TERTULLIEN, *Les Spectacles*, II, 11.

<sup>35</sup> TERTULLIEN, *Les Spectacles*, I, 4.

<sup>36</sup> La date exacte de sa conversion n'est pas connue, mais il est certain que, dès sa victoire sur Maxence en 312, il commence à favoriser la religion chrétienne.

<sup>37</sup> On sait par ailleurs qu'il faut attendre les invasions barbares et musulmanes (pour l'Empire romain d'Orient) pour que disparaissent tous les jeux romains. Voir PIGANIOL, 1972, p. 37 et *passim* ; MARROU, 1985, p. 110 ; CHUVIN, 1990, p. 41-42 ; VILLE, 1981, p. 51 et *passim*.

directement lié à des funérailles<sup>38</sup>. D'une façon encore plus précise, c'était la cérémonie traditionnelle qui permettait de rendre un culte aux hommes puissants et valeureux. Rares, en effet, ont été les sénateurs avant la révolution à avoir connu des obsèques sans qu'elles soient automatiquement suivies par un combat de gladiateurs. Vers la fin de la République, on s'en servira aussi pour assurer et surtout pour accroître son prestige. Les *munera* étaient alors les spectacles les plus appréciés. On sait, par exemple, que pour la mort de son père, Jules César fit combattre trois cent vingt paires de gladiateurs dans un amphithéâtre. Dix ans plus tard, pour le décès d'un général, Pompée en fera défiler six cents qui s'entretueront pendant une semaine. Même si la mort devient de plus en plus un prétexte, il semble impossible que la gladiature se sépare de sa référence funéraire.

Après la révolution romaine, seuls les empereurs auront le droit de donner des jeux. Le système impérial cherchera continuellement à diminuer le pouvoir des sénateurs<sup>39</sup>. Comme les spectacles étaient le meilleur moyen d'accroître sa popularité, il allait de soi que, peu à peu, l'empereur se réserve à lui seul cette prérogative. C'est à partir de ce moment que la gladiature se détourne de sa fonction habituelle. Désormais, elle n'aura plus pour but de magnifier la mort d'un grand personnage du monde romain. Les changements qu'elle subit à cette époque font en sorte que l'on perd de vue sa signification. Lorsque les chrétiens jettent l'anathème sur ce spectacle, il y a longtemps qu'il n'accompagne plus les convois funèbres. Les combats de gladiateurs sont devenus un divertissement au même titre que les autres jeux. Cependant, ils auront acquis entre-temps ce privilège d'être perçus comme l'apothéose de la bravoure et de la virilité.

En effet, non seulement aucun païen n'a condamné la gladiature, mais aucun n'a trouvé ce spectacle immoral ou scandaleux. Il existe même, et c'est peu dire, une certaine forme d'enthousiasme qui transparait chaque fois qu'il est question de ces combats. Les samnites vêtus de cuir et bardés de fer, les rétiaires avec leurs grands filets et leur trident semblent finalement en avoir

---

<sup>38</sup> Pour la gladiature en général, je renvoie surtout à deux livres auxquels je dois beaucoup : PIGANIOL, 1923 et VILLE, 1981.

<sup>39</sup> Voir SYME, 1967, p. 467 et *passim*.

conquis plus d'un<sup>40</sup>. À ce sujet, le jugement de Pline le Jeune est représentatif de celui que l'on devait retrouver dans l'Empire romain. Après une fête organisée à l'occasion d'une victoire, ce dernier note avec bonheur que, premièrement, « satisfaction a été donnée au besoin de tous les citoyens comme à ceux des alliés<sup>41</sup> ». Ensuite, il enchaîne aussitôt par un éloge vibrant de la gladiature. On a pu, dit-il, « voir un spectacle qui n'énervait pas, qui n'amollissait pas, qui était incapable de relâcher ou de dégrader les âmes viriles, mais qui était propre à les enflammer pour les belles blessures et le mépris de la mort<sup>42</sup> ». Le jugement de Pline le Jeune est unanimement accepté par les poètes, les philosophes et les citoyens de l'Antiquité. Le spectacle de la mort, loin de nuire à l'homme, lui permet d'accroître son courage et de se fortifier. Il est même conseillé aux hommes d'aller rire et d'aller s'amuser en voyant couler du sang. L'engouement pour la gladiature tendait aussi à prendre différentes formes. Stace, par exemple, admirait les combats de nains et les combats des femmes, et des femmes noires en particulier<sup>43</sup>. Martial, quant à lui, préférait surtout le massacre des animaux<sup>44</sup>. Les fêtes romaines semblent inconcevables sans des meurtres et des carnages à répétition. Même les philosophes les plus austères comme Épictète ou comme Sénèque voient dans la gladiature un exemple pour tous ceux qui sont aux prises avec l'adversité. Ce sera un homme dont l'âme est ferme et résolue, écrit Sénèque, celui-là qui « comme un gladiateur très courageux arrêtera son sang sans lâcher pied », ou qui, comme un autre, « se retournera vers la foule criante pour lui faire signe que ce n'est rien et qu'il ne veut pas qu'on intercède en sa faveur<sup>45</sup> ». La fonction de l'amphithéâtre est de glorifier les valeurs qui sont fondamentales au

---

<sup>40</sup> Voir TERTULLIEN, *Les Spectacles*, XXII, 2 ; ÉPICTÈTE, *Manuel*, XXIX, 3 ; JUVÉNAL, *Satires*, VI, 103-110 pour le « *Sed gladiator erat* ».

<sup>41</sup> PLINE LE JEUNE, *Panegyrique de Trajan*, 33, 1.

<sup>42</sup> PLINE LE JEUNE, *Panegyrique de Trajan*, 33, 1.

<sup>43</sup> STACE, *Silves*, I, 6, 57-61.

<sup>44</sup> MARTIAL, *Épigrammes* ; *Spectacles*, VIb.

<sup>45</sup> SÉNÈQUE, *De la constance du sage*, 16, dans *Les Stoïciens*, p. 652. Voir aussi SÉNÈQUE, *De la Providence*, II, 8, dans *Les Stoïciens*, p. 760 : « C'est quelque fois un plaisir pour nous de voir un jeune homme à l'âme ferme supporter, l'épieux à la main, le choc d'une bête sauvage, et soutenir sans effroi l'attaque d'un lion, et le spectacle est d'autant plus à notre gré que le jeune homme est plus distingué. »

monde païen. Le mépris de la mort, le courage, la nécessité de se battre et surtout la nécessité de vaincre sont érigés en idéal et sont présentés comme des moments de fête. L'homme doit parvenir à surmonter l'effroyable pouvoir de Thanatos. Seule la fréquentation de la mort lui permettra d'abolir sa crainte. Il y aura même des auteurs pendant l'Antiquité tardive qui critiqueront ces jeux parce qu'ils seront contre cette familiarité que l'on acquiert à distance et uniquement par procuration<sup>46</sup>. Ammien Marcellin, par exemple, sera hostile à l'égard de ces fêtes et regrettera l'importance qu'on leur accorde à son époque. Lui qui rêve au carnage des barbares et des Sassanides, voit dans la passion pour les jeux un engourdissement de la volonté, une forme de servitude quasi idiote à un plaisir strictement visuel. C'est pour cette raison, ajoute-t-il, « qu'on ne fait plus rien qui soit digne de mémoire ou qui soit digne de sérieux<sup>47</sup> ». Lorsqu'ils sont critiqués par les païens, les jeux ne le sont jamais par pitié ou par compassion humanitaire, mais parce qu'ils sont déjà perçus comme une dégradation due au fait que l'homme ne participe plus lui-même à la réalité, mais qu'il la subit plutôt, passivement, disait-on, comme une femme ou comme un esclave. Vers la fin de sa vie, Sénèque conseillera à Lucilius de ne pas trop fréquenter les amphithéâtres, étant donné que cela ne vaut rien, ne fait qu'échauffer les sens, et ne procure qu'un stupide plaisir épidermique<sup>48</sup>. Le sort des gladiateurs ne sera jamais pris en cause par ce philosophe. L'essentiel pour lui sera que Lucilius demeure ferme et que sa raison surtout devienne droite et inébranlable.

\*

Le jugement des chrétiens s'élabore et se comprend aussi d'une façon particulière. On devrait signaler, avant de poursuivre, qu'il ne coïncide en rien avec ce à quoi on pourrait s'attendre. Ce n'est pas contre le sang et la chair que nous avons à lutter, lit-on dans l'Évangile, mais « contre les Puissances, contre les Principautés, contre les Régisseurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits du

---

<sup>46</sup> Voir AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XXVIII, IV, 28-29. Voir aussi MARC AURÈLE qui était incapable de ressentir le moindre plaisir à l'amphithéâtre étant donné qu'il trouvait ce spectacle ennuyant et répétitif (*Pensées*, VI, 46, dans *Les Stoiciens*, p. 1187).

<sup>47</sup> AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XIV, VI, 26.

<sup>48</sup> Voir SÈNEQUE, *Lettres à Lucilius*, Lettre 7, 2-3.

mal qui habitent les espaces célestes » (Ép 6, 12)<sup>49</sup>. C'est après la faute d'Adam et Ève que la mort est apparue sur la terre. Thanatos est un attribut du diable. Son pouvoir est l'une des principales conséquences de la première faute. Les pères de l'Église regarderont toujours la fascination de l'homme pour le meurtre et pour le sang comme une preuve irréfutable de sa malédiction. Sans le baptême, l'être humain sera incapable de résister aux cérémonies païennes. L'humanité est asservie au mal sans pouvoir s'en rendre compte. Les chrétiens partiront avec l'idée que les hommes sont hypnotisés par le diable. Comme le remarque saint Augustin, ils sont pris « d'un inconcevable désir pour les combats de gladiateurs<sup>50</sup> ». À peine entrent-ils dans l'arène, qu'ils s'enivrent de sauvagerie : les païens prennent plaisir au meurtre et ils adorent voir couler le sang<sup>51</sup>. Les jeux apparaissent bientôt comme l'industrie du diable. Ils incarnent la suprématie et la puissance de Thanatos.

Pour les pères de l'Église, la gladiature est inséparable des sacrifices humains<sup>52</sup>. Elle en serait même une espèce de substitut. Pendant l'Antiquité, maints auteurs se sont intéressés à ce phénomène. Les sacrifices à Saturne, à Bellone, à Artémis, au même titre que les immolations funèbres, suscitent continuellement l'intérêt<sup>53</sup>. La littérature mentionne qu'autrefois, on avait l'habitude d'immoler des enfants, des femmes, des esclaves, et d'une façon encore plus précise de tuer des prisonniers sur la tombe des combattants. On sait, par exemple, que les funérailles de Patrocle dans l'*Iliade*<sup>54</sup>, ou celles de Pallas dans l'*Énéide*<sup>55</sup>, sont accompagnées par des sacrifices humains. La tradition recommandait alors qu'on immole des captifs et qu'on utilise leur

---

<sup>49</sup> Voir aussi 1 Co 15, 54-55 : « La mort a été engloutie dans la victoire. Où est-elle, ô mort, ta victoire ? Où est-il, ô mort, ton pouvoir de blesser ? »

<sup>50</sup> AUGUSTIN, *Confessions*, VI, VIII, 11.

<sup>51</sup> AUGUSTIN, *Confessions*, VI, VIII, 13.

<sup>52</sup> Voir PRUDENCE, *Contre Symmaque*, v. 379-400 ; TERTULLIEN, *Apologétique*, IX, 2 ; ORIGÈNE, *Contre Celse*, V, 27 ; ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Contre les païens*, 49c.

<sup>53</sup> Voir entre autres QUINTE-CURSE, *Histoires*, IV, III ; TACITE, *La Germanie*, IX, 1, 42 ; HÉLIODORE, *Les Éthiopiennes*, X, VII, 1-2 et *passim* ; PORPHYRE, *De l'abstinence*, II, 56, 9 et *passim* ; AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XXII, VII, 34 ; LIBANIOS, *Discours* V, 32 ; MACROBE, *Saturnales*, I, 15.

<sup>54</sup> HOMÈRE, *Iliade*, XX, 26-29 ; XXIII, 22-23.

<sup>55</sup> VIRGILE, *Énéide*, XI, 72-85.

sang pour arroser les bûchers. Ce rituel, semble-t-il, ne se limitait pas seulement à la Méditerranée. Si l'on croit Ammien Marcellin, les Perses sassanides pratiquent une coutume similaire au milieu du quatrième siècle. Lors du siège d'Amida, par exemple, ils voudront « apaiser l'âme de leurs morts » en tuant le plus grand nombre d'ennemis<sup>56</sup>. Comme on le voit, l'immolation funèbre est indissociable de l'idée de vengeance. Mais aussi, et cela semble fondamental, elle suppose que le sang est la nourriture des mânes et qu'ils en ont besoin pour subsister. Du moins, c'est à partir de cette hypothèse que Tertullien, et par la suite tous les pères de l'Église, expliqueront, pour mieux les condamner, non seulement la gladiature, mais aussi l'ensemble des sacrifices<sup>57</sup>. Les rituels païens reposent essentiellement, pour eux, sur une croyance qui entraîne la nécessité de nourrir les morts avec le sang des vivants. Que ce soient les cultes rendus à Kronos, à Saturne, à Jupiter Latiaris, que ce soit n'importe quelle forme d'immolation, le but sera toujours le même. Thanatos assure son règne en se nourrissant du sang des hommes et des animaux. La mort a besoin de cadavres pour pouvoir être engraisée. Les jeux de l'amphithéâtre s'expliquent aussi par la même croyance, quoiqu'ils apparaissent sous une forme un peu plus complexe. Les gladiateurs doivent s'entre-tuer les uns les autres pour assouvir les habitants de l'Hadès. Les pères de l'Église s'opposeront à ces rituels non pas parce que cela leur semble ignoble ou inhumain, mais parce que la mort a été anéantie. Plus personne, diront-ils, n'a besoin de rendre hommage à Thanatos. Grâce à l'avènement du Christ, les mânes pourront se passer de sang, car ils seront ressuscités.

---

<sup>56</sup> AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XIX, VII, 1.

<sup>57</sup> Voir TERTULLIEN, *Les Spectacles*, XII, 1-4 ; JÉRÔME, *Lettre XXI*, 12 ; ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Contre les païens*, 49c.

## Ouvrages cités

### SOURCES PRIMAIRES

AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, 5 t., éd. et trad. de Edouard Galletier, Guy Sabbah, Jacques Fontaine et Marie-Anne Marié, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1970-1996.

ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Contre les païens*, éd. et trad. de Pierre Thomas Camelot, o.p., coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1983.

AUGUSTIN, *Les Confessions*, dans *Œuvres*, t. XIII-XIV, éd. et trad. de M. Skutella, A. Solignac, E. Tréhorel et G. Bouissou, Paris, Desclée de Brouwer, 1962.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Le Pédagogue*, 3 t., éd. et trad. de Claude Mandésert, Chantal Matray, Marguerite Harl et Henri-Irénée Marrou, coll. Sources chrétiennes, Paris, Cerf, 1960, 1970, 1991.

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Traité de la virginité*, éd. et trad. de Michel Aubineau, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1966.

HÉLIODORE, *Les Éthiopiennes*, 3 t., éd. et trad. de R. M. Rattenbury, T. W. Lumb et J. Maillon, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1960.

JÉRÔME, *Commentaire sur saint Matthieu*, 2 t., 4 liv., éd. et trad. de Émile Bonnard, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1977, 1979.

\_\_\_\_\_, *Correspondance*, 8 t., éd. et trad. de J. Labourt, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1951-1982.

JULIEN L'EMPEREUR, *Discours de Julien Empereur. / À Thémistius. / Contre Héracléios le cynique. / Sur la Mère des dieux. / Contre les cyniques ignorants*, éd. et trad. de Gabriel Rochefort, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1963.

\_\_\_\_\_, *Discours de Julien Empereur, 2<sup>e</sup> partie. / Les Césars. / Sur Hélios-Roi. / Le Misopogon*, éd. et trad. de Christian Lacombrade, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1964.

LIBANIOS, *Autobiographie*, dans *Discours*, t. 1., éd. et trad. de Jean Martin et Paul Petit, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1979.

\_\_\_\_\_, *Discours II-X*, t. II, éd. et trad. de Jean Martin, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1988.

\_\_\_\_\_, *Discours moraux*, éd. et trad. Bernard Schouler, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1973.

MACROBE, *Saturnales*, éd. et trad. de Henri Bornecque, Paris, Librairie Garnier et frères, 1937.

MARTIAL, *Épigrammes*, 2 t., éd. et trad. de H. J. Izaac, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1930.

ORIGÈNE, *Contre Celse*, 5 t., 8 liv., éd. et trad. de Marcel Borret, s.j., coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1967-1976.



- OVIDE, *Les Amours*, éd. et trad. de Henri Bornecque, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1995.
- PLATON, *Œuvres complètes*, 2 t., éd. et trad. de Léon Robin et M.-J. Moreau, Paris, Gallimard, 1950.
- PLINE LE JEUNE, *Lettres (Livre X) / Panégyrique de Trajan*, éd. et trad. de Marcel Durry, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1959.
- PORPHYRE, *De l'abstinence*, 3 t., 4 liv., éd. et trad. de Jean Bouffartigue, Michel Patillon, Alain Ph. Segonds et Luc Brisson, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1977, 1979, 1995.
- \_\_\_\_\_, *Vie de Pythagore / Lettre à Marcella*, éd. et trad. de Edouard Des Places, s.j., Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1982.
- PRUDENCE, *Psychomachie. Contre Symmaque*, éd. et trad. de M. Lavarenne et J.-L. Charlet, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1992.
- QUINTE-CURSE, *Histoires*, 2 t., éd. et trad. de H. Bardon, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1992, 1965.
- SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 5 t., éd. et trad. de François Préchac et Henri Noblot, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1985-1991.
- STACE, *Silves*, 2 t., éd. et trad. de Henri Frère et H.-J. Izaac, Paris, Belles Lettres, 1944.
- Les Stoïciens*, éd. et trad. de Émile Brehier et Pierre-Maxime Schuhl, Paris, Gallimard, 1962.
- TACITE, *Œuvres complètes*, éd. et trad. de Pierre Grimal, Paris, Gallimard, 1990.
- TERTULLIEN, *Apologétique*, éd. et trad. de J.-P. Waltzing et A. Severyns, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1929.
- \_\_\_\_\_, *La Chair du Christ*, 2 vol., éd. et trad. de Jean-Pierre Mahé, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1975.
- \_\_\_\_\_, *De la prescription contre les hérétiques*, éd. et trad. de P. F. Refoulé, o.p., et P. de Labriolle, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1957.
- \_\_\_\_\_, *La Pudicité*, 2 t., éd. et trad. de Claudio Micaelli et Charles Munier, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1993.
- \_\_\_\_\_, *Les Spectacles*, éd. et trad. de Marie Turcan, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1986.
- THÉODORE DE CYR, *Thérapeutique des maladies helléniques*, 2 t., éd. et trad. de Pierre Canivet, s.j., coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1958.
- ZOSIME, *Histoire nouvelle*, 6 liv. en 5 t., éd. et trad. de François Paschoud, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 1971-1989.

François-Emmanuel Boucher

*SOURCES SECONDAIRES*

CHUVIN, Pierre, 1990, *Chronique des derniers païens*, Paris, Belles Lettres et Fayard.

CUMONT, Franz Valery Marie, 1909, *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, E. Leroux.

MACMULLEN, Ramsey, 1984, *Christianizing the Roman Empire (A.D. 100-400)*, New Haven, Yale University Press.

\_\_\_\_\_, 1986, *Les Rapports entre les classes sociales dans l'Empire romain, 50 av. J.-C. -284 ap. J.-C.*, trad. de l'anglais, Paris, Seuil.

\_\_\_\_\_, 1987, *Le Paganisme dans l'Empire romain*, trad. de l'anglais, Paris, P.U.F.

\_\_\_\_\_, 1991, *Le Déclin de Rome et la corruption du pouvoir*, trad. de l'anglais, Paris, Belles Lettres.

\_\_\_\_\_, 1998, *Christianisme et paganisme du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle*, trad. de l'anglais, Paris, Belles Lettres.

PIGANIOL, André, 1923, *Recherches sur les jeux romains*, Paris et Strasbourg, Librairie Istra.

\_\_\_\_\_, 1972, *L'Empire chrétien (325-395)*, Paris, P.U.F.

MARROU, Henri-Irénée, 1985, *L'Église de l'Antiquité tardive, 303-604*, Paris, Seuil.

SYME, Ronald, 1967, *La Révolution romaine*, trad. de l'anglais, Paris, Gallimard.

VILLE, Georges, 1981, *La Gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien*, Rome, École française de Rome.